

cliente lui avait minutieusement indiqué. Par Chauny, André avait gagné Saint-Gobain, puis le château, où il était arrivé trois quarts d'heure environ avant son rival. Georgette, enveloppée d'une grande mante blanche, couverte d'une épaisse couche de poudre de riz qui la rendait pâle, les lèvres blêmes, sans carmin, avait réellement l'air d'être fort souffrante. Elle s'était levée de bonne heure et elle attendait toute fiévreuse. La figure à la vitre, où des gouttes d'eau ruisselaient comme des larmes, elle regardait, l'âme rêveuse.

Mais tout à coup un sursaut brusque l'arracha à sa rêverie. Dans une voiture décapotée, menée à grand trot, elle venait d'apercevoir le visage pâle, aux yeux étincelants et sinistres, de son dominateur. Un domestique tenait le portail ouvert. L'équipage s'engouffra dans la cour.

Roustan sauta vivement à terre, jeta son fouet et les rênes au valet, lui dit quelques mots, et l'homme repartit aussitôt avec le véhicule. Quelques secondes après, elle entendait le pas rapide de son amant résonner sur les marches de l'escalier. Son cœur battait violemment. La porte du petit salon où elle se tenait s'ouvrit. André entra. Au premier mot qu'il lui dit, elle fut fixée, elle sut qu'elle n'avait plus de délai à attendre.

— Il est dans le train, dit-il, il me suit. Tout est-il prêt ?

— Joseph a dû tout préparer, mon ami.

Roustan s'assura que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés. Puis il regarda sa montre.

— Nous avons trois quarts d'heure devant nous environ.

Il remarqua le tressaillement de Georgette.

— Mais qu'as-tu donc ? demanda-t-il. Serais-tu réellement souffrante ?

Elle répondit évasivement. Il la regarda bien en face son regard dur entrant dans ses yeux.

— Ne va pas me trahir ?

Elle répondit doucement :

— Je ne te trahirai pas, mon ami.

Il reprit :

— Mais si tu trembles ainsi, si tu as cet air d'enterrement, tu vas tout compromettre. Est-ce que tu voudrais reculer, maintenant, au dernier moment ?

Elle murmura faiblement :

— J'ai peur !

Roustan haussa les épaules.

— Peur ? Et de quoi ? Tu es ma femme. Je suis ton mari. Je surprends un amant chez toi, j'ai le droit de faire justice.

— Ce n'est pas un amant, tu le sais bien.

— Qui le sait d'autre que nous ?

Il lui prit les deux mains.

— Allons, Georgette, pas d'enfantillage, je t'en prie ! Tu sais le rôle que tu dois jouer. Il n'est pas difficile. Songe qu'il y va pour moi, pour nous deux, de notre fortune et de notre vie, car je ne survivrai pas à ma ruine, tu le sais. Je t'ai aimé, je t'aime encore. C'est moi qui t'ai faite ce que tu es. Tu n'avais rien. Tu mourais de misère. Je t'ai découverte. Je t'ai donné l'aisance et même le luxe. J'ai enchâssées dans l'or les perles de tes dents, les diamants de tes yeux. Cette existence sera la tienne toujours et tu seras libre. Je ne te demanderai rien en échange, pas même ton amour, s'il ne te reste plus dans le cœur aucune affection pour moi.

Il s'était presque mis à genoux devant elle. Elle le releva. Elle avait des larmes dans les yeux.

— Tu sais bien que je t'aime, dit-elle, que je t'aimerai toujours !

Il eut un geste de joie, le mouvement de l'oiseau de proie qui sent dans ses serres le contact soyeux et doux des plumes de sa victime.

— Du courage, alors ! s'écria-t-il, ne tremble pas ! Sois forte !

La croyant ainsi réconfortée, il acheva de lui donner ses instructions. Il avait à peine terminé qu'un roulement de voiture, suivi presque aussitôt d'un coup de sonnette, se fit entendre. Il courut à la fenêtre, regarda, puis il revint à Georgette, l'air joyeux.

— C'est lui !

Et il disparut vivement, Georges de Fresnières venait, en effet, de descendre de voiture, à la porte du château. En chemin il avait demandé des renseignements sur la châtelaine chez laquelle il se rendait. Le conducteur ne la connaissait pas. Il avait seulement entendu parler d'elle. Il savait qu'elle habitait Paris.

Quant à la propriété, elle était restée très longtemps inhabitée ; elle avait été acquise récemment par un monsieur qui se faisait appeler le comte de Crémone. On ne l'avait encore jamais vu dans le pays. Les domestiques, que l'on avait interrogés, avaient dit qu'il voyageait. On croyait que c'était un étranger. Arrivé à la porte, Georges paya le conducteur, puis il sonna. Un domestique se présenta.

— Madame la comtesse de Crémone ? demanda l'avocat.

— Mme la comtesse est très souffrante. Elle ne reçoit personne.

— Elle me recevra. Elle m'attend.

Le portier dévisagea le nouveau venu.

— Est-ce vous qui êtes l'avocat qui vient de Paris ?

— C'est moi.

— Dans ce cas, j'ai ordre de vous introduire. Veuillez me suivre.

Et le valet se dirigea vers l'habitation. La demeure sembla affreusement triste à Georges de Fresnières. La cour n'était pas encore entièrement débarrassée des mauvaises herbes qui l'avaient envahie. Les volets de la plupart des fenêtres étaient fermés. La maison avait l'air d'une maison abandonnée.

Le jeune homme fut pris d'un sinistre pressentiment. Mais le domestique était déjà parvenu au sommet du perron et il ouvrit la porte l'invitant à le suivre. L'avocat entra.

Dans l'intérieure du château, la solitude était plus frappante encore. Le domestique monta deux étages, suivi du visiteur ; puis parvenu là, il ouvrit une porte, annonça M. Georges de Fresnières et s'effaça pour laisser passer l'arrivant. Le jeune homme aperçut, dans la lumière qui pénétrait la pièce une forme blanche sur une chaise longue. C'était la comtesse. Il s'avança, tout incliné.

XV

Georgette était maintenant redevenue maîtresse d'elle-même. La vue de Roustan, ses promesses, l'amour qu'il semblait avoir encore pour elle l'avaient remise. Le sort en était jeté. Elle était décidée à aller jusqu'au bout, à jouer le mieux possible le rôle odieux qu'elle avait accepté. Comme la plupart des femmes, l'aventurière était une merveilleuse comédienne. En entendant annoncer celui qu'elle devait perdre, la comtesse se souleva à demi. Un sourire bienveillant erra sur ses lèvres pâles, mais le feu de ses yeux semblait éteint.